JEAN RICHEPIN 1849–1926

A la mer

Vieille dont l'œil vert faux luit sous tes mèches grises,
O grande avare, ô mer qui toujours thésaurises,
Puisque tout et jusqu'à l'azur aérien,
Finit par retourner en toi qui ne rends rien ;
Maîtresse dont mes vers ont exalté les charmes
Malgré ton sel qui fait si cuisantes nos larmes,
Béni soit-il, ton cœur, d'être avaricieux !
Car, ainsi, ce n'est point au fond vide des cieux
Qu'ira se perdre dans l'impassible nuée,
La douloureuse et vague haleine exténuée
Où voudra vivre encor mon vœu d'agonisant ;
Mais ce dernier soupir (mon suprême présent,
O belle), sa vapeur au zénith condensée,
Avec tout mon amour et toute ma pensée,
Et mon pauvre être, instant de l'Être universel,
Tu les résorberas dans ton liquide sel,
O grande avare, dont je chéris l'avarice,
Mère qui pour tombeau nous rouvres ta matrice ;
Et, grâce à ce besoin de tout reprendre, ô mer,
Mon moi retrouvera son doux et son amer,
Et ses de profundis et ses épithalames,
Dans l'ironique flux et reflux de tes lames
Où se mire, jouet d'un absurde devoir,
L'imbécile Infini qui ne peut pas s'y voir.